Journal de Sophie
4 octobre 1946-



4 Octobre 1946

Voici la première fois que je franchis le seuil du Lycée Petrus-Ky - tout me semble étranger, aussi bien les personnes que j'y vois que les arbres et les choses.

Ce Lycée est l'ex-école indigène où l'on peut suivre les cours jusqu'au Bac... Aujourd'hui, il est réquisitionné par l'Armée...

Je suis embauchée depuis ce matin à travailler à titre de Sténo-Dactylo -

Hier, j'ai dû passer un petit examen en présence d'un Lieutenant. Pour commencer, celui-ci m'a donné un acte d'accusation manuscrit, me recommandant de le reproduire in-extenso. Mais, étant donné la déplorable écriture de l'auteur de ce manuscrit, je ne parvenais pas, malgré tous mes efforts renouvelés et ma bonne volonté, à déchiffrer les noms... oh ! des noms, qu'inutile de dire, on ne peut pas deviner ! Et, je suis ainsi, pendant un bon quart d'heure à me débattre avec ces noms baroques et barbares, sans parvenir à taper plus de quatre lignes. Me voyant très ennuyée, le Lieutenant,

un homme de petite taille, au crâne chauve, mais dont l'air autoritaire et décidé, m'intimide légèrement est venu à mon aide, et comme je n'avance pas beaucoup, il me fait arrêter, et engageant un nouveau papier sur le chariot, il me fait faire une petite dictée.

Cet essai terminé, il examine le fruit de mon travail; derrière ses lunettes blanches, ses yeux clignotent convulsivement. Je devine qu'il est à peu près satisfait car ses sourcils ne se sont pas rapprochés une seule fois! Cependant, je ne suis pas du tout rassurée, car aussitôt il me dit: "A mon avis, ce n'est pas trop mal, mais je dois aller demander celui du Commandant, le grand patron." Sur ce, il me fait signe de le suivre. La salle dans laquelle je viens de passer l'examen se trouve tout à fait au fond du bâtiment. Il faut donc traverser toute la galerie qui donne sur une cour rendue humide par les récentes averses, car j'ai omis de dire que ceci se passe au début du mois d'octobre et que la saison des pluies n'est pas encore passée... Oh! cette cour! l'herbe y pousse librement comme dans un pré sans que personne ne songe à s'en débarrasser! Et à certains endroits, elle forme

de petites mares où mes canards y pataugeraient avec bonheur !...

En fin, voici le Commandant. Un homme d'âge très respectable, aux allures dégagées, aux jambes légèrement maigres, mais dont le port de tête laisse beaucoup à réfléchir -

Lui aussi porte des lunettes, ce qui n'est pas étonnant étant donné le nombre d'automnes qu'il compte déjà -

Au premier abord, il me paraît fort antipathique. En me voyant, il me toise de son regard altier, puis prend le papier que lui tend le Lieutenant ... il y a jeté un coup d'œil rapide, a fait une petite remarque et a dit ensuite :

-"... Je ne sais pas ; mais si vous croyez que cette jeune fille fait votre affaire, embauchez - la." Ce à quoi le Lieutenant a répondu sans l'ombre d'une seule hésitation :

- "Oui mon Commandant, je crois qu'elle fera votre affaire."

Oh, cher Lieutenant, il faut lui rendre cette justice, c'est à grâce à lui que je suis ici maintenant, et je crois que je ne regretterai jamais d'être venue -

Et me voici au travail depuis huit heures ...

A midi, comme je n'ai aucun moyen propre de locomotion, j'ai demandé au Lieutenant, désormais mon chef de service, de résoudre pour moi, le problème qui à première vue me paraît insoluble, à cause de l'éloignement où se trouve le lycée du centre de la ville.

Pas un cyclo, pas même l'ombre d'un pousse à l'horizon ! Quelle calamité !

Le Lieut après s'être gratté une ou deux fois sa tête, me dit :

- "Faites-moi penser cet après-midi, au sujet de votre moyen de transport, en attendant, vous allez prendre la Jeep avec nous."

Ce disant, il me fait monter dans la Jeep en question en recommandant aux deux autres officiers de bien m'encadrer pour qu'on ne me remarque pas, because je n'ai pas d'autorisation pour monter dans un véhicule militaire. A ma gauche s'assoit un S/Lieutenant que je vois pour la première fois. Un homme de taille un peu au-dessus de la moyenne, de forte constitution, ayant une large carrure. Ses yeux marrons sont tour à tour moqueurs et ironiques - ce qui n'est pas sans m'irriter, car je n'aime pas voir ces yeux-là. Pourquoi?


CAISSE

parce qu'on ne sait jamais bien exactement s'ils se moquent de vous ou non !

Un noble nez, mais un nez légèrement charnu, trône au milieu d'un visage d'un ovale régulier - La bouche aux lèvres égales est souvent close et serrée - Son front est volumineux - Tel est le portrait physique de l'homme qui en cette minute ne songe nullement à me dévisager insolemment comme le ferait tant d'autres à sa place - Il s'assit là, bien sagement à côté de moi sans essayer le moins du monde à se rapprocher ni à rompre le silence qui nous entoure, un silence terriblement gênant.

Qui est-il ? Un officier de l'air sans doute, car il porte sur ses épaules deux petits... aiglons ?

La Jeep roule à toute allure, et les arbres défilent un à un devant mes yeux me donnant l'illusion qu'on est en pleine promenade à la campagne par une belle matinée d'Octobre. Hélas, il est déjà bien loin ce temps-là...

Arrivée à la maison, Papa qui ne me sachant pas au bureau et me croyant de retour d'une promenade ou d'une course tardive me demande pourquoi je rentre si tard !!

Ils me regrettent bien un peu, car je suis une employée ponctuelle et consciencieuse (ce sont là, leurs propres paroles)...

x
x x

Maintenant, je vais faire un tour en arrière et parler un peu de ma vie, toute de simplicité et de tranquillité, de ma vie de jeune fille insouciante et gaie, jusqu'au moment du coup de Force Japonais, en Mars 1945.

x
x x

Sur la grande route qui mène à Tan-Son-Nhut, un peu avant de quitter la rue L. Barbaud pour aller à l'aérodrome, se trouve un petit croisement. Pour aller chez nous, au lieu de tourner à gauche où la route nous mène au champ d'aviation, on continue toujours tout droit. Ce chemin-là aboutit dans la R. Provinciale 16 et à ce nouveau tournant, on prend à gauche cette fois-ci, et à huit cents mètres environ, les yeux humains peuvent distinguer deux grandes maisons qui se font face. L'une appartenant à un Ingénieur Agronôme, est à deux étages, et toute en maçonnerie, tandis que l'autre, la nôtre, est, pour ainsi dire, sur pilotis, parce que construite avec de grosses colonnes en bois de "gô"

Papa, qui, comme toutes personnes vivant longtemps dans la brousse, a le goût de la forêt, et aime tout ce qui est en bois. C'est pour cette raison qu'il a fait construire sa maison du même modèle que celle qui l'a abrité pendant plusieurs années, lorsqu'il était planteur, à Trang-Bom...

C'est une maison délicieusement grande, bien aérée, avec au Rez-de-chaussée trois pièces habitables: deux chambres, une salle à manger. Il y a également une salle de bain et un garage. Une longue bâtisse relie la maison aux dépendances. Et derrière, au dernier plan, se trouve une écurie où logent deux beaux chevaux, et une étable avec une dizaine de vaches laitières; car nous sommes aussi d'excellents fermiers à l'occasion!

Ma chambre est situé sur l'aile droite de la maison, mais au premier. Celle de mes parents est sur l'autre bout avec une salle de toilette y attenant.

Le salon occupe la pièce du milieu. De beaux meubles en bois de gõ ou en Càm-lai l'y garnissent. Une grande glace pende au mur, ainsi que des bibelots de valeurs. Quelques photos, et quelques tableaux de prix

La maison de Trân-Bôm (Bien-Hoà), en 1924
Au premier plan, le père de Sophie



Papa, qui, comme toutes personnes vivant longtemps dans la brousse, a le goût de la forêt, et aime tout ce qui est en bois - C'est pour cette raison qu'il a fait construire sa maison du même modèle que celle qui l'a abrité pendant plusieurs années, lorsqu'il était planteur, à Trang-Bom...

C'est une maison délicieusement grande, bien aérée, avec au Rez-de-chaussée trois pièces habitables: deux chambres, une salle à manger - Il y a également une salle de bain et un garage - Une longue bâtisse relie la maison aux dépendances - et derrière, au dernier plan, se trouve une écurie où logent deux beaux chevaux, et une étable avec une dizaine de vaches laitières; car nous sommes aussi d'excellents fermiers à l'occasion!

Ma chambre est situé sur l'aile droite de la maison, mais au premier - Celle de mes parents est sur l'autre bout avec une salle de toilette y attenant -

Le salon occupe la pièce du milieu - De beaux meubles en bois de gõ ou en Càm-lai l'y garnissent. Une grande glace pend au mur - ainsi que des bibelots de valeurs - Quelques photos, et quelques tableaux de prix

La maison de Trân-Bôm (Bien-Hoà), en 1924
Au premier plan, le père de Sophie



égayent l'aspect assez sévère du salon.
Une ceinture d'arbustes, non, d'hibiscus plutôt, entoure notre demeure.

Dans le jardin, quatre grands parterres en forme d'étoile, contiennent de très belles fleurs, telles que : chrysanthèmes, marguerites, orchidées, et surtout, surtout des roses, mes fleurs préférées ! Il y en a de blanches, de jaunes veloutées, de rouges foncées, et de roses claires.
Deux parterres rectangulaires longent la haie et plantés de fleurs de cana et de flamboyants.
Tandis que dehors, au portail, grimpent de gracieuse antigones dont les fleurs se pressent par grappes autour de la tige souple et fine.
Deux bancs de marbre abrités par des "Ilan-Ilan" dont le feuillage épais et touffu nous protège des rayons trop ardents du soleil, lorsque fatigués de bêcher, de sarcler ou d'arroser, nous venons nous y asseoir ; ou bien encore, lorsque le vent frais du soir nous attire hors de la maison, c'est encore là que nous venons irrésistiblement nous y installer afin d'admirer les splendides couchers de soleil ou de goûter la fraîcheur des nuits cochinchinoises...

Le jardinage est mon passe-temps favori. Pendant les jours clairs de la saison sèche, où le soleil monte gaiement dans le ciel, et où les oiseaux chantent joyeusement dans les arbres voisins de notre habitation, j'aime à me mettre en tenue et à sortir dans le jardin, nue tête, nus pieds, avec une robe claire sans manches, pour faciliter ma tâche de jardinière, et un ruban de satin retenant mes cheveux aux boucles rebelles.

Là, souvent en compagnie de maître-jardinier, et quelquefois seule, je pratique un genre de sport qui est assez pénible pour mes frêles épaules. Cependant, à table, je mange avec beaucoup plus d'appétit lorsque je rentre fatiguée, épuisée, que lorsque toute la journée je reste inactive -

Souvent aussi, je me dirige vers le bosquet de roses non en jardinière mais en lectrice. Mais la plupart du temps, un observateur attentif aurait remarqué que j'ai [illegible] la tête au vent, le nez en l'air, en train de rêvasser ou de rêver tout simplement-

L'odeur parfumée de ces fleurs me monte à la tête et me grise- si bien que je reste ainsi des soirées entières sans avoir conscience de l'heure qu'il peut être et de la

notion du temps.
Je me perds ainsi pendant de longues heures dans des rêveries grandioses, sans fin, et pourtant bien innocentes. Mon esprit se refuse à rester en place, et au gré du vent, vagabonde loin, bien loin, au-delà de la haie qui borde notre jardin, sans que je ~~puisse~~ parvinsse à le rattraper.
Dans ces moments-là, Maman a beau m'appeler, je ne l'entends pas; un jour, à petits pas furtifs, elle s'approche du bosquet avec la ferme intention de me surprendre dans mes graves songeries. Mais malheureusement pour elle, et heureusement pour moi, Black, notre fidèle gardien, la devance et vient me rejoindre bien avant elle. Il s'amène et frôlant ma robe de sa longue et belle queue en panache, s'installe sans plus de façon à mes pieds, ce qui me fait redescendre sur terre; je m'étire, je baille... Maman rit...
– "Ah, je te surprends encore en train de rêver; tu étais bien loin n'est-ce pas, petite fille!"
– "Oh Maman, excuses-moi; as-tu besoin de mes services?"
– Non, ma chère petite enfant, non, je n'ai besoin de rien - mais dis-moi, qu'as-tu donc? Tu as l'air bien triste; quelque chose te préoccupe en ce moment?

— "Non, maman, rassure-toi vite, je t'affirme que je n'ai aucun sujet de tristesse", et ce disant, je saute à son cou et l'embrasse tendrement.

Elle m'attire doucement à elle jusqu'au banc de marbre, et me garde ainsi longtemps bien longtemps dans ses bras maternels.

Je me sens si bien là que je ne désire rien de plus.

A elle, qui me comprend, me devine, à elle qui me pardonne toujours, je ne lui cache jamais rien. Mon cœur lui reste toujours ouvert.

Pourtant, à cette heure exquise, ma bonne maman se demande pourquoi je m'éloigne ainsi de mes frères et sœurs, allant toujours chercher un coin solitaire pour me réfugier.

Ce bosquet l'attire donc tant, qu'elle néglige ses pareils pour venir se terrer ici ? pense-t-elle souvent. Cette grande enfant toujours farouche, un brin colère, mais dont le cœur tendre et bon fait mon bonheur, a-t-elle déjà des soucis ?

"Mon Dieu, faites qu'elle soit heureuse plus tard," murmure-t-elle quelquefois, quand se croyant seule, elle se

met à élever la voix. Je suis là, à quelques pas d'elle et de me surprendre ainsi en train d'écouter ses paroles, je me crois en faute, et prenant tout mon élan je me mets à fuir la maison pour rejoindre ma paisible retraite.

Quelle est-elle cette retraite ? Toujours la même ! le nid, mon nid tout couvert, tout fleuri de roses ! Oh ! Comme je l'aime cet petit-coin charmant et bien ombragé du jardin, d'où dégage sans cesse un doux parfum de roses, un parfum délicat et subtil.

C'est là que je viens souvent déverser mes peines et mes joies - mes rosiers ont reçu plus d'une fois mes confidences - oh ! bien sûr, ce sont des confi-dences de jeune fille bien sage, bien confiante en la destinée et en Dieu !...

Je croyais que rien ne pourra jamais me séparer de cette riante demeure en quoi je me trompais...

Le destin dont les desseins sont impénétrables et insondables, m'a cruellement éprouvée en m'éloignant ainsi de tout ce qui m'est si cher au monde après ma famille.

Notre village est une campagne très ensoleillée, aux arbres séculaires. Une rivière serpente du sud

-au Nord. Mes poétiques camarades la surnomment « majestueuse pampa ».

La reverrai-je seulement? Quand? Peut-être pas avant de longues années. Mon frère bien-aimé, mon frère Nicolas qui repose depuis 45 dans le cimetière du village, n'a même pas eu le suprême bonheur de nous revoir pour une dernière fois avant de partir pour l'éternel voyage...

Oh! Cher Nicolas! Même maintenant, il ne nous est pas encore permis de venir prier sur ta tombe. Mais du haut du ciel, tu nous comprends et nous pardonne n'est-ce pas?

x x x

Alors que rien ne faisait prévoir qu'un jour nous devons quitter la demeure familiale, je menais une vie calme, saine et heureuse auprès de mes parents - et voilà que soudainement, il a fallu, cette révolution d'un peuple autrefois travailleur et honnête, devenu actuellement de véritables bêtes féroces, pour nous obliger à tout laisser, afin de sauvegarder nos vies gravement menacées.

Et voilà comment, par la force des choses, nous sommes échoués à Saïgon, depuis Septembre 45 - C'est ainsi que nous sommes mêlés désormais à cette masse grouillante et indifférente qu'est la ville après la guerre...

Notre appartement de la rue Barbier ne nous suffit pas pour vivre à huit et quelquefois à dix, évidemment! Malheureusement, il faut bien s'en contenter, faute de mieux!...

Alors, comme je m'ennuie mortellement dans ce trop-étroit compartiment où l'on ne peut faire deux pas sans recontrer le mur ou sans se cogner contre les tables, les chaises et tout le bazar, je demande à Papa de me permettre d'aller travailler.

D'abord, il refuse systématiquement, mais après mes éloquentes supplications et mes demandes réitérées, il se trouve bien obligé de me donner son consentement.

x x x

10 Octobre 1946.-

Même travail, même rengaine, rien d'important à confier à mon Journal.

Cette après-midi, j'ai changé de ruban à

ma machine. Je l'ai affublée d'un nouveau "Black Ribbon" et maintenant tout va bien, tout marche à merveille...

14 Octobre 1946.-

Il est quatorze heures et demie à la pendule, et dehors il pleut ; quel triste temps ! Je suis déjà habillée et prête pour partir. Mais comme la jeep qui doit venir me prendre matin et soir n'est pas encore arrivée, je m'installe à la fenêtre et contemple d'un œil distrait le spectacle de la pluie qui tombe de plus en plus fort. Cependant, je ne sais pourquoi ces paroles de Verlaine me reviennent à la mémoire : " Il pleure dans mon cœur comme il pleut dans la ville." Le mauvais temps réveille en moi des fibres sensibles : il me donne la nostalgie de ma "majestueuse pampa".

Aïe ! Que ce souvenir m'est pénible ! Il me rappelle les belles années de mon enfance heureuse et insouciante, mes jeunes ans, choyés, gâtés ! Et... et... qu'entends-je ! Pim-pim ! pim-pim ! la jeep vient de stopper devant l'appartement. Vite, il faut

parti ! Adieu, mes souvenirs et remembrances ! J'espère pouvoir m'entretenir plus longtemps avec vous la prochaine fois, adieu ! Non, à bientôt !

L'imperméable de toile cirée, couleur tango est suspendu au porte-manteau, mais je ne le prends pas car je ne supporte ni cela, ni cape, ni parapluie. Je jette un coup d'oeil dans la rue ; il fait toujours un temps à ne pas mettre un chien dehors !

Et bravant toutes les intempéries, je cours jusqu'à la voiture : " Comment, vous n'avez rien pour vous couvrir Mademoiselle ? " dit l'un des deux hommes assis au siège arrière.

Je ne réponds pas, les laissant ébahis, non de mon mutisme mais de ma négligence laquelle est bien imprudente. Ils ne peuvent pas concevoir qu'on puisse sortir sans se couvrir préalablement d'un capuchon ou d'un parapluie par un temps aussi désagréable.

– " Allez, nous allons essayer quand même d'empêcher que la pluie ne vous mouille. Mettez-vous là – entre nous deux " – et chacun me donnant une aile de sa cape s'efforce de me préserver du

mauvais temps.
Et ainsi encadrée par eux, je ne crains plus ni le V.M. ni le déchaînement des éléments extérieurs. Dix minutes plus tard, nous arrivons au bureau... Je me remets à ma machine et tape, tape sans arrêt jusqu'au soir, car le travail afflue toujours.

20 Octobre 1946.-

Il est midi passé, et voyant que la Jeep n'est pas là, je viens à M. C.xx, le Sgt aux yeux moqueurs, et lui demande s'il sait où est passée la Jeep. A ma question, une lueur d'intérêt traverse ses prunelles, et pour une seconde, il semble quitter son regard railleur, et s'adressant à moi : "- Comment, la Jeep n'est pas là ?" puis il s'en va posément mais hâtivement vers l'endroit où l'on gare habituellement la voiture... Deux minutes après, il revient avec cette dernière et nous regagnons tranquillement notre domicile respectif.

22 Octobre

"- J'ai soif dit M. S.xx, et vous Mms ?"
- Oh oui, nous aussi !

Et c'est ainsi qu'à 18 heures, à la sortie du bureau au lieu de rentrer directement, nous prenons le chemin de l'"Escale", restaurant se trouvant à proximité du quai de Saïgon, plus exactement : quai de l'Argonne. Tout en étanchant leur soif, ils parlent service. Soudain M. Cxx dit :

"- Laissons le service de côté, et parlons d'autres choses plus intéressantes - parlons de petits oiseaux et de petits bateaux !"

Son verre vidé mon chef de service me questionna :
- Et vous Mlle, pourquoi ne faites-vous pas honneur à mon Punch ?

- Mais si, Lieut, j'ai déjà pris deux gorgées, cela me suffit, j'ai la tête qui commence à tourner la ronde.

- "Allez, tâchez de terminer votre verre Mlle me dit M. Cxx, nous connaissons le patron et il ne sera pas content de savoir qu'on dédaigne ainsi son punch. Encore une petite gorgée, vite." et comme je lui fais signe que je ne puis pas, il ajouta :
- "Si, faites vite ou je vais être obligé de boire pour vous."

Tous leurs arguments furent vains et n'arrivaient pas

à me décider.
Enfin, nous montons tous dans la Jeep et j'arrive ce soir-là plus tard que d'habitude à la maison.

25 Octobre

La Jeep ne veut pas démarrer. Elle fait encore des siennes ce soir. Et sous la pluie fine, je vois les officiers travaillant, s'appliquant à faire marcher l'intraitable véhicule. L'un tournant la manivelle, les autres poussant, si bien qu'au bout de trois quarts d'heures, un ronflement léger se fait entendre c'est le moteur qui vient d'être mis en marche par nos braves hommes. M. S.xx m'appelle :
– "Baby, la voiture est avancée, venez vite !"
Souvent, ils me posent des questions sur ceci, sur cela, mais la plupart du temps je persiste dans mon mutisme.
. Mais aujourd'hui je veux bien lancer quelques répliques : – "Je vais vous mettre sur le siège avant pour nettoyer le pare-brise, quand il pleut, comment trouvez-vous cette idée Melle ?"
– "Elle est géniale votre idée, Lieutenant !"
Ah ! Étonnement général !

met à élever la voix. Je suis là, à quelques pas d'elle et de me surprendre ainsi en train d'écouter ses paroles, je me crois en faute, et prenant tout mon élan je me mets à fuir la maison pour rejoindre ma paisible retraite.

Quelle est-elle cette retraite ? Toujours la même ! le nid, mon nid tout couvert, tout fleuri de roses ! Oh ! Comme je l'aime cet petit-coin charmant et bien ombragé du jardin, d'où dégage sans cesse un doux parfum de roses, un parfum délicat et subtil.

C'est là que je viens souvent déverser mes peines et mes joies - mes rosiers ont reçu plus d'une fois mes confidences - oh ! bien sûr, ce sont des confidences de jeune fille bien sage, bien confiante en la destinée et en Dieu !...

Je croyais que rien ne pourra jamais me séparer de cette riante demeure en quoi je me trompais..

Le destin dont les desseins sont impénétrables et insondables, m'a cruellement éprouvée en m'éloignant ainsi de tout ce qui m'est si cher au monde après ma famille.

Notre village est une campagne très ensoleillée, aux arbres séculaires. Une rivière y serpente du sud

qu'aujourd'hui, il trouve bon de brûler celle de An-Nhon-xã! Afin de ne laisser aucune trace de ce qui fut à nous!

Ah! ces actes de terrorisme, de sauvagerie! Quand donc cela cessera-t-il?

Quand goûterons-nous cette paix tranquille d'avant-guerre?

Aujourd'hui, c'est la fête des Rameaux. J'assiste, comme tous les Dimanches, la messe à l'Eglise de Tân-Đinh, et comme toujours, il y a un monde fou!

Ce matin, je n'ai pas communié. Je tâcherai de le faire le 1er jour de Pâques.

x x x

M. Cxx est promu depuis trois ou quatre jours, au grade supérieur c'est à dire au grade de Lieut. Personne dans mon bureau ne l'a félicité. Je crois deviner qu'ils ont tous de l'aversion pour lui. C'est parce que M. Cxxx se montre toujours orgueilleuse et garde les gens à distance, que les autres ne l'estiment pas. Jamais encore depuis bientôt six mois que je travaille au T.M.A., je

- Ah! elle a parlé! elle a parlé, dit M. Cxx.
- "Je voudrais qu'il pleuve tous les jours pour vous entendre parler", me dit M. Sxx....

x
x x

30 Mars 1947.

Voici exactement une semaine que notre chère maison de An-Nhon-Dca n'est plus! Le V. M. y a mis le feu Dimanche dernier, le Dimanche de la Passion.

Deux jours après, Papa s'est rendu sur les lieux de l'incendie en compagnie de l'Administrateur-Délégué de Govap. Les décombres fumaient encore... Aucune trace ne subsiste du reste du mobilier, excepté les débris de deux lits en fer et un coffre-fort.

Oh! Quel malheur! Aucun mot ne serait assez puissant pour exprimer ma peine. Ma demeure, notre demeure familiale!! Hélas, je ne la reverrai plus, plus jamais! Seigneur! Que c'est dur!

Le V.M. a pillé complètement, entièrement notre villa de Nuoc-Ngot; cela ne suffit pas! Voilà,

